

Chabille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 373 rue de Carondelet, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLBENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 9 mars 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Manœuvres Mystérieuses.

Les individus ne sont pas seuls à s'entourer parfois de mystère; le peuple aussi s'en entoure; la preuve nous en est donnée dans le moment par la mobilisation d'une partie de l'armée et de la flotte des Etats-Unis.

Nous savons que depuis quarante-huit heures vingt mille hommes de troupes se trouvent dans le Texas et se trouveront bientôt massés sur un même point, à la frontière du Mexique. Et tandis que cette armée territoriale est en marche, une escadre se rend dans les eaux du Texas.

On conçoit que cette mise en mouvement de la force armée du pays provoque, au moins dans la curiosité publique, car la chose est anormale. Aucune raison apparente ne peut être attribuée à l'initiative prise par les autorités qui, lorsqu'on les interroge à cet égard, se renferment dans un mutisme absolu ou détonnent les soupçons de ceux qui les interrogent par une réponse évasive.

Il n'est pas jusqu'aux représentants officiels du Mexique à Washington, l'ambassadeur Señor de la Barra, et le ministre des Finances, M. José Ives Limantour, de passage dans la capitale, qui prétendent ne rien comprendre à la situation; mais ils ne semblent pas croire à l'intervention des Américains pour la répression du mouvement révolutionnaire qui se poursuit dans leur pays.

Le président Diaz est très âgé, et le bruit a couru que sa santé déclina. A-t-on crainé la possibilité d'une insurrection plus grave que celle qui agite une partie du Mexique depuis bien des mois déjà, dans le cas où la première magistrature du pays deviendrait vacante par suite de la mort de celui qui la remplit? Cette crainte était bien vite dissipée par les nouvelles reçues du Mexique au sujet de la santé excellente du président.

Et puis, la situation troublée qui pourrait naître de la mort du président du Mexique, d'intérêt serait nullement le gouvernement américain, pas du moins au point de le forcer à s'en mêler; son rôle se bornerait à protéger ses sujets et ses intérêts,

en vertu du droit des gens, du droit des gouvernements. Le mot de l'événement nous sera connu sous peu, car les événements marchent; et comme toutes choses, la situation qui nous intrigue et fort, aura son dénouement.

La raison que donne le ministre de la guerre de vouloir prouver au pays qu'il peut à bref délai mettre l'armée sur un pied de guerre ne trompe personne, car des troupes ne se livrent pas à des manœuvres armées comme le sont celles en question; il y a, on n'en peut douter, anguille sous roche.

Le Budget de la Marine allemande.

Le Reichstag a commencé il y a quelques jours, la discussion, en dernière lecture, du budget de la marine, par un discours d'un député du centre, M. Erzberger, qui a dénoncé de vifs éloges à l'administration navale de l'Empire, écrit un chroniqueur parisien.

Ces éloges sont grandement mérités. On ne saurait trop admirer la méthode patiente avec laquelle l'amirauté allemande a poursuivi l'accroissement de sa flotte, appliquant tous les progrès de l'art naval avec une sûreté et un discernement sans pareils, devantant parfois les autres marines dans plusieurs applications nouvelles, tandis qu'elle modifiait suivant les circonstances ses plans d'armement ou de mobilisation et qu'elle améliorait les conditions de ses ports. On peut citer comme un modèle cette marine allemande, et il est telle marine, que nous ne désignons pas plus clairement, qui aurait tout à gagner à s'inspirer étroitement de son exemple.

Dans l'année qui vient de finir, la valeur de la flotte de l'Empire s'est considérablement augmentée. Sa première escadre, stationnée depuis le mois d'avril dernier à Wilhelmshafen, se compose de 4 "Dreadnoughts" de 18,500 tonnes—nous n'en comptons pas un seul en service!—et de 4 cuirassés de 13,200 et 11,800 tonnes. Sa dernière escadre, demeurée à Kiel, compte 8 cuirassés de 13,200 tonnes. Son escadre de croiseurs a été également modernisée. Elle va s'enrichir, d'ici peu, du croiseur "Von der Tann" de 19,000 tonnes, qui, ayant obtenu à ses essais l'énorme vitesse de 28 nœuds 12, est le plus rapide des croiseurs du monde.

L'organisation des flottilles a fait aussi de grands progrès. Le dernier contre-torpilleur mis à l'eau porte déjà le numéro 193, et en septembre 1910, on a pu former une première flottille de sous-marins comptant 12 unités. Un grand cuirassé, l'"Odenburg", et un grand croiseur, le "Moltke", ont été lancés, tandis que déjà 3 grands cuirassés étaient en achèvement à flot et tandis encore que 3 grands cuirassés et 1 grand croiseur—soit 4 nouveaux "Dreadnoughts"—étaient mis en chantiers durant les mois de mars et d'avril.

Tant d'activité est faite pour nous remplir d'étonnement — et de regrets! — nous qui voyons notre marine se débattre si péniblement dans l'insuffisance. Mais nous n'en comprenons que mieux alors les louanges et la satisfaction dont est plein le discours du député Erzberger.

Il s'est plu à justifier la politique navale de l'Empire, expliquant que le développement du commerce maritime et que le souci de la défense du pays légitimaient hautement l'accroissement considérable de la flotte de guerre. Mais peut-être a-t-il un

peu dépassé la mesure en disant que l'Angleterre n'avait pas à s'alarmer de cet accroissement. Sans doute, nous voulons bien croire que l'Allemagne ne poursuit pas une politique de conquête. Mais vraiment nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'Angleterre a quelque raison de vouloir, comme elle le fait, répondre aux constructions navales allemandes par de nouvelles mises en chantiers. Qu'on en juge par ces quelques chiffres:

En 1906, l'Allemagne comptait 24 grands bâtiments de ligne, construits ou en construction, d'un tonnage total de 290,000 tonnes; à la même époque, l'Angleterre comptait 33 grands bâtiments de l'espèce, dépassant 780,000 tonnes, soit une écrasante supériorité de 29 navires et de 506,000 tonnes. Dans l'exercice 1910-1911, en faisant le total des bâtiments construits ou en construction, on trouve encore, en faveur du Royaume Uni, une supériorité de 30 navires et 508,000 tonnes, mais la flotte britannique ne s'est accrue que de 135 en nombre et de 255,000 en tonnage, tandis que la flotte allemande s'est accrue de 375,000 en nombre et de 74,000 en tonnage.

Après une intervention d'un conservateur, M. Droecher, qui a appuyé les observations élogieuses de M. Erzberger, l'amiral von Tirpitz a pris la parole. Il a insisté longuement sur ce point que l'Allemagne, en se dotant une flotte puissante, n'avait cependant aucune pensée agressive.

Nous voulons que nos forces navales soient telles qu'il y ait danger pour n'importe quelle grande autre puissance navale à nous attaquer. Mais rien de plus. La preuve en est dans l'exposé des motifs de la loi navale qu'il est dit: "Il n'est pas absolument nécessaire que la flotte de guerre allemande soit aussi forte que celle de toute autre puissance navale; elle peut, au contraire, être plus faible." Or, lorsqu'on a des intentions agressives, on doit se dire: Non, nous ne voulons une flotte qui soit plus forte.

L'amiral de Tirpitz a donné ensuite quelques explications sur l'accident fatal de l'"U-3" et assuré que certaines déficiences constatées dans les sous-marins seraient corrigées. Puis il a terminé en défendant le prince Henri de Prusse contre certaines attaques des socialistes à propos de son discours prononcé récemment.

De cette première journée de discussion, il ressort que la loi navale sera votée aisément et qu'ainsi l'amirauté allemande pourra mettre, d'ici peu, en chantier les 4 "Dreadnoughts", dont 3 cuirassés et 1 croiseur, qu'elle juge nécessaires pour poursuivre l'exécution méthodique et patiente de son programme naval.

Prochain retour de l'ambassadeur Hill à Washington.

Washington, 9 mars.—M. David Jayne Hill, ambassadeur américain en Allemagne, a été prié par le département d'Etat de rentrer le plus tôt possible à Washington afin d'y discuter diverses questions pendantes à l'heure actuelle entre les deux gouvernements. Le principal sujet de discussion sera la question des potasses.

INCENDIE.

A huit heures hier soir un feu a été découvert dans un théâtre de 5 cents rue N. Rempart 3053, appartenant à Peter Gitta. Les flammes ont été promptement éteintes.



Mort de M. Henri Chiapella.

La mort de M. Henri Chiapella, survenue hier matin, a causé en ville des regrets profonds. Nul homme n'était plus répandu que lui dans notre communauté; nul n'y comptait autant d'amis, n'y était plus généralement honoré, estimé.

C'est plutôt à un état malade qu'à une maladie même qu'a succombé M. Chiapella, état attribuable à un travail éprouvant, excessif.

M. Chiapella était natif de la Nouvelle-Orléans et âgé de 64 ans. Ses études classiques, il les fit complètes à Paris au collège St-Louis-Stanislas. A son retour en Amérique, il suivit un cours de Droit à l'Université Harvard, de Boston, et y reçut son diplôme d'avocat avec tous les honneurs de sa classe.

Pendant des années, il exerça le Droit à la Nouvelle-Orléans, et ne se laissa jamais séduire par les trompeuses promesses de la politique, si alléchantes fussent-elles.

M. Chiapella ne se désintéressa pas complètement de la politique; cependant: il n'avait pas la souplesse de caractère voulue pour en devenir le nourrisson, son horreur des compromissions, des capitulations était trop grande pour cela, mais il tenait que tout citoyen se doit à la chose publique et quand celle-ci est en butte de ses talents, de son activité, de son dévouement, toujours répondit-il à son appel.

C'est ainsi qu'il prit part aux travaux de la Convention Constitutionnelle de 1893, qu'il travailla avec zèle à l'élaboration de la loi fondamentale de l'Etat, dominant en la circonstance des preuves de son inégalable attachement à la langue française, la langue de son berceau.

Souvent, au cours des campagnes électorales, M. Chiapella montait à la tribune et y prononçait des harangues qui se distinguaient et par le fond et par la forme, toujours parlait-il avec chaleur et conviction.

Il y a trois ans, M. Chiapella accepta une magistrature que lui offrait le juge Charles Parlange, celle de Commissaire des Etats-Unis, et disons qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions la plus scrupuleuse exactitude et une compétence qui lui faisait honneur.

M. Chiapella qui appartenait à une des familles les plus anciennes, les plus honorées du pays, avait été un fervent du monde élégant; son nom, sa haute culture intellectuelle, son éducation, son affabilité lui avaient ouvert la grande porte de ce monde.

Depuis bien des années déjà, il ne s'y prodiguait plus. Dans ses relations sociales habituelles, ses états réservés, presque timides. Ses manières, son apparence physique elle-même n'encourageaient

pas la familiarité. Mais sous ces dehors se cachait une âme vraiment délicate, qui séduisait surtout par sa sincérité, par une simplicité presque naïve, par une sensibilité d'autant plus intense qu'elle n'était pas démonstrative.

Il était impossible d'y découvrir la moindre trace d'arrière-pensées personnelles, d'égoïsme ou même de cette ambition qui aurait été si légitime chez un homme de sa valeur. M. Chiapella ne vivait que pour ses idées, pour sa famille qu'il aimait tendrement et pour un petit cercle d'amis, peut-être.

Même à ses intimes, il confiait peu ce qui le concernait; mais il les attachait par sa franchise absolue, par l'ardeur qu'il mettait à défendre ses opinions politiques et ses jugements littéraires, par sa causerie variée, si piquante, parfois un peu narquoise, mais toujours pleine de cœur et d'affection, par l'intérêt vif et passionné qu'il portait à tout ce qui touchait ses amis.

Il avait épousé Mlle Angèle Beauregard qui lui survit ainsi que deux filles, Mmes P. J. Kahlé et Auguste Tête, et deux sœurs, Mme Yve Félix Formento et Mlle Marguerite Chiapella.

A cette famille distinguée où nous comptons d'anciennes et inaltérables amitiés, nous envoyons l'expression de notre sympathie la plus émue.

Le voyage du Colonel Roosevelt.

Atlanta, Gé., 9 mars.—L'arrivée de Théodore Roosevelt dans cette ville, à midi moins quelques minutes, aujourd'hui, marque le commencement de la dernière grande tournée que l'ex-président se propose de faire dans le but de parler en public.

Il couvrira dans ce voyage plus de 7000 milles en chemin de fer sur les confins du sud, de l'ouest et du nord du pays.

Il s'est arrangé de manière à prononcer au moins un discours dans chaque Etat qu'il traversera.

Ce voyage terminé, il n'y aura qu'un ou deux Etats où il n'aura pas paru depuis sa retraite de la Maison Blanche. Il est à supposer cependant qu'il les visitera plus tard.

Le Colonel Roosevelt a fait le voyage dans un compartiment ordinaire du char d'acier. Plusieurs de ses amis personnels qui se trouvaient par hasard sur le train, sont venus le rejoindre à plusieurs reprises et le secrétaire de la guerre Dickinson, qui s'est embarqué à Washington a passé une grande partie de son temps avec le Colonel.

M. Dickinson doit parler au Congrès Commercial du Sud, actuellement en session à Atlanta et il a lu son discours au Colonel. Le sujet en a été discuté fort longtemps mais la conversation entre les deux voyageurs a été un entretien amical sans importance.

Le Colonel Roosevelt a refusé en souriant de discuter aucune des questions publiques du jour, tant la situation mexicaine que toute autre. Plusieurs de ses visiteurs ont fait allusion aux développements politiques qui sont à prévoir, mais le Colonel n'a fait aucune remarque.

Le train a été retardé dans la journée par des télégrammes adressés au Colonel Roosevelt lui demandant d'ajouter à sa liste plusieurs points à l'Ouest et au Sud, mais il lui est impossible de le faire dans le temps dont il peut disposer. Il a combiné l'ouverture de l'écluse Roosevelt, avec les conférences Earl à l'Université de la Californie, dans un

un voyage qui lui permettra aussi de prononcer quelques uns des discours qu'on lui demande de toutes les parties du pays. Chaque minute de son temps est prise pour des adresses, et il ne peut pas étendre son programme.

Il n'y a eu aucun événement anormal pendant le voyage à Atlanta.

A Gainesville où l'ex-président s'est montré pour la première fois sur la plateforme, une femme faisant partie de la foule assemblée autour de la gare, lui a lancé un bouquet de violettes de la Georgie, pour lui souhaiter la bienvenue dans l'Etat.

Le Colonel a épinglé les violettes à son paletot.

La visite du Président.

Augusta, Gé., 9 mars.—Les plans de la visite du président William Taft à Augusta sont terminés.

Le Président arrivera samedi matin sur la ligne Georgia, probablement à 7:15 heures, dans son char privé attaché au train régulier du chemin de fer de Georgie, venant d'Atlanta.

Il sera conduit à l'Hotel Bonair. Mme Taft viendra directement de Washington à Augusta, arrivant ici dimanche.

Aucune fête n'a été préparée pour le Président, parce qu'on veut d'abord connaître ses desirs à cet égard. Il est probable qu'il préférera passer son temps à se promener en automobile sur les belles routes qui entourent Augusta et à s'exercer au jeu de golf.

Plusieurs réceptions auront lieu cependant en l'honneur de Mme Taft. Le Président sera laissé complètement libre d'agir à sa guise et ne sera pas importuné par des attentions qu'il ne désire pas.

Des agents du service secret étaient ici hier faisant des arrangements pour la visite de M. Taft.

Le Congrès Commercial du Sud.

Atlanta, Gé., 9 mars.—La séance d'aujourd'hui du Congrès Commercial du Sud a été présidée par M. David R. Francis, gouverneur du Missouri.

Plusieurs discours ont été prononcés, entre autres par M. C. H. Gould, de l'Oklahoma; maire Behlman de la Nouvelle-Orléans; Edward W. Robertson, de Columbia; Walter Sharp, de Norfolk; et O. G. Beams, de Wheeling.

A la séance de l'après-midi les délégués à la Convention ont procédé à l'élection du nouveau comité qui a été nommé comme suit:

Senateur Duncan U. Fletcher, de la Floride, président; John M. Parker, de la Nouvelle-Orléans, premier vice-président;

Général Julian S. Carr, de la Caroline du Nord, second vice-président;

Edwin L. Quarles, de Washington, D. C., secrétaire.

L'ex-président Roosevelt est arrivé ce matin, à 10:30 heures, à Atlanta, et a prononcé dans la soirée un intéressant discours devant les membres du Congrès Commercial.

Mariage d'une actrice et d'un chinois.

Vancouver, Wash., 9 mars.—Mlle Anita Deschamps, une actrice âgée de 22 ans, a épousé aujourd'hui un riche négociant chinois, de Hoquian, Etat de Washington.

La jeune mariée est d'origine espagnole et habitait auparavant Pittsburg, Pie.

THEATRES.

ORPHEUM.

On ne se lasse pas d'applaudir les excellents artistes qui exécutent l'amusant et varié programme qu'offre l'Orpheum cette semaine.

Plusieurs nouveautés sont annoncées pour la semaine prochaine.

TULANE.

"Madame Sherry" continue à faire de bonnes recettes au Tulane. Cette comédie musicale est admirablement jouée par Mlle Ada Meade et sa troupe.

La semaine prochaine Robert Edson tiendra le premier rôle d'une pièce dont il est l'auteur: "Where the Trail Divides".

CRESCENT.

Le succès de "Beverly", le beau drame de George McCutcheon, va grandissant au Crescent. Les interprètes sont applaudis chaque soir par un nombreux public.

A partir de dimanche soir: "Polly of the Circus".



ANNE KELLERMAN. The Perfect Woman! Orpheum la semaine prochaine.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Le 75 Commencé le 10 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYR D'UNE MÈRE

UNE HISTOIRE D'AMOUR

(Suite)

Se couronne de cheveux d'or, paletot mettait une ombre douce sur son front blêmi de quelques rides

par le mal implacable qui la rongea. Ses yeux étaient creusés, ses yeux noirs seules brillaient d'un éclat de fièvre dans son visage d'Espagnole blonde qui tenait de sa mère, une Andalouse émigrée à Buenos-Ayres, comme le père, Juan Arroy, était parti du pied des Pyrénées, à quelques lieues de Bayonne, à la frontière de France.

A sa vue, Roger de Bouvens s'arrêta, saisi de compassion. C'était bien cette jeune fille qui l'avait reçu avec tant de grâce et tant d'aménité.

Il la reconnut aussitôt. Belle toujours, malgré sa maigreur, malgré sa souffrance, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

On sentait que la vie était près de s'éteindre dans ce corps épuisé, incapable de lutter plus longtemps et qui n'était soutenu que par la volonté de résister encore jusqu'à l'arrivée de l'élu si long temps attendu et qui allait paraître.

Il était là! Son visage si pâle s'illumina soudain.

Elle sembla murmurer dans un élan de joie: —Eoûn!

Mais en même temps elle appela d'un signe la femme qui venait auprès d'elle et murmura: —J'ai froid. Cette femme, une grande et

forte maîtresse, apporta aussitôt un fourneau et l'étendit sur les gaoux et les pieds de sa maîtresse.

Et sur un autre signe, elle approcha un siège de la chaise longue tandis que la malade disait doucement au baron: —Venez près de moi.

La maîtresse disparut dans la chambre voisine.

Alors le baron se trouva seul avec la fille de son hôte de Buenos-Ayres, la propriétaire du magnifique hôtel de la place de la Victoire qui passait pour le chef d'œuvre de cette ville déjà en perbe.

—Vous êtes venu dit-elle, d'une voix très faible.... Approchez-vous.... Comme je suis heureuse de vous revoir! C'est pour vous que je suis à Paris.... Il m'aurait été cruel d'expirer loin de vous.... Pourquoi nous avez-vous quittés si vite; mon père et moi, quand nous nous flattions d'être devenus pour vous des amis?

Et comme il hésitait, la contemplant d'un regard plein d'émotion, elle reprit: —Parlez, je vous en conjure, parlez sans crainte. Je n'ai plus rien à attendre de la vie, mon ami. Je ne vous demande que de la franchise.

Il se baissa, prit une de ses mains, la porta à ses lèvres et d'une voix pleine de tendresse, il demanda: —Vous exigez de la sincérité,

mademoiselle J. lie?

—Oui. Eh bien! je vais tout vous dire.... Que de fois j'ai reporté mes souvenirs et ma pensée vers le palais où je vous avais admiré, que je regrettais d'avoir fait et où je vous laissais, vous, dit-elle de toutes les adorations, si bien faite pour charmer, si haut placée que je ne m'osais songer à vous que comme à un de ces héros dont on ne peut espérer la possession! Mais, écoutez-moi. Si j'avais quitté la France, c'était afin de chercher la fortune pour me rapprocher d'une jeune fille, une Française dont j'étais éperdument, follement épris.

Cette jeune fille était inaccessible pour un pauvre gentilhomme comme moi.... et je pourrais vous le dire inconnu de conquête, le souvenir m'en est encore. Vous aussi vous êtes montrée pour moi d'une angélique douceur. J'aurais dû me jeter à vos pieds, solliciter de votre père l'honneur d'obtenir votre main. Vous m'avez demandé la vérité?.... La voulez-vous tout entière? Eh bien! un instant je craignais peut-être cette prière serait exaucée! Tourmenté, obéissant par le fantôme qui s'attachait à mes pas, j'ai pris la fuite, afin de ne pas laisser à un amour impossible

à cause de ma fautive passion, le temps de naître.... En un mot, j'ai voulu me faire oublier, moi qui ne pouvais pas oublier l'autre!

Elle écoutait avidement.

Il ajouta: —Voilà toute mon histoire. Vous ne sauriez croire, mademoiselle Julia, quelle fut ma douleur quand, longtemps après, j'en connus la suite. C'est seulement, il y a quelques jours, au Transvaal où j'étais depuis de longs mois, que j'ai appris votre arrivée à Paris.... J'y suis de retour que depuis vingt-quatre heures, et j'ai trouvé votre lettre en rentrant chez moi. Sur un mot de vous, j'aurais couru au bout du monde.

—Bien vrai? —Je vous le jure. Elle sembla ravivée.

Un peu de sang revint à ses joues.

Elle fit un effort pour se redresser et se rapprocher de lui, mais sa tête se renversa aussitôt sur le coussin.

Et même temps, une toux si faible qu'elle ressemblait à un soupir, s'échappa de ses lèvres.

Roger lui demanda doucement: —Vous souffrez?

—Plus maintenant.... C'est fini....

Elle dit: —D'ailleurs, si je souffrais encore, je l'oublierais dans ma joie de vous revoir et de vous entendre.... J'aimais

tant votre regard, votre voix? Voyez, parlez de vous. Dites-moi ce qui vous est arrivé depuis votre départ.... La vérité!.... Toujours la vérité!.... Et vous êtes heureux au moins?

—Non. —L'autre?.... —Mariée.

—Ah! elle ne vous aimait donc pas, elle?

—Elle était riche? —Très riche, mais moins que vous, mademoiselle Julia.

—Et vous? —Je le suis devenu au delà de mes espérances.

—Où donc. —Au Transvaal d'où j'arrive. —Le pays de l'or et des diamants!

—Oui. —Vous y retourneriez?

—Jamais. —Je tenez vous?

—Je ne sais. Ma vie est perdue.... —Vous êtes jeune et fort.... Vous avez la santé....

—C'est vrai, mais plus de bonheur pour moi.... Il répéta avec force: —Non, jamais plus!

—Pourquoi? —Il la regarda longuement, la main décharnée de la malade entre les siennes.

Et d'une voix pleine de douleur, tout près de son oreille: —Parce que désormais je ne saurais plus avoir que des regrets!

Elle tressaillit. Ses yeux se voilèrent de larmes, bientôt séchées par l'ardeur de sa fièvre.

Elle porta son mouchoir à ses lèvres et se mit à se poitiner, comme pour étouffer une douleur et après un silence, elle murmura: —Vous êtes bon.... Vous avez pitié de moi. Comme j'aurais raison de vous aimer!

Et d'une voix qui allait en s'affaiblissant: —Quand vous êtes parti de Buenos Ayres, j'ai avoué à mon père l'amour que j'avais conçu pour vous. Il m'adorait. Il vous a fait chercher partout, inutilement. Quelques mois plus tard, j'ai éprouvé de grands déchirements. C'était le mal dont je meurs qui commençait. D'où m'était-il venu?.... Qui le sait? Dames obéissantes peut-être. Il m'est arrivé rapidement. Mon pauvre père n'avait que moi.

Frappé dans ses affections, il a compris que ce mal serait incurable. La douleur l'a tué. Moi, Roger, je vais mourir.... Ces paroles sont sans doute les dernières que je prononcerai. Que de fois dans mes souffrances j'ai soupiré tout air des "Larmes" que vous diez si bien!

Elle ne pouvait plus parler. Elle murmura avec effort d'une voix haletante: —Je vous bénis d'être près de moi! Je remercie Dieu de vous